

RHÉTORIQUE ET DIALECTIQUE

MAURICE-JEAN LEFEBVE

Le bien et le mal sont un.
Héraclite

1. Deux problèmes en un

La rhétorique ne pose pas seulement un problème épistémologique, mais aussi un problème axiologique et moral. A preuve les attaques qu'elle a subies dès l'Antiquité, puis à partir de la fin de l'époque classique (sans compter Montaigne), à preuve aussi la confiance que certains ont placée en elle ou la réhabilitation dont elle est actuellement l'objet de la part de plusieurs philosophes et critiques⁽¹⁾. Si la rhétorique pouvait être rationnellement condamnée, elle n'existerait plus. Si elle pouvait au contraire être prouvée, c'est-à-dire si l'on parvenait à asseoir exactement son efficacité et ses limites, elle n'existerait pas davantage parce qu'elle se trouverait alors réduite à un aspect du formalisme logique. Or il n'en va pas ainsi: condamnée ou encensée, la rhétorique existe. Tel est bien le problème qu'elle pose: elle existe sans être vraiment. Elle est indispensable et faille. Il s'agit donc de savoir, non seulement si elle est un instrument de vérité ou au contraire un moyen de tromperie, mais aussi de quel genre de vérité et d'erreur elle est capable; — soit: quel est son domaine d'application.

Car il ne faut pas oublier que le mot de «rhétorique» ne désigne pas seulement une théorie et une pratique argumentatives. Il signifie aussi un usage proprement affectif et esthétique du langage, un maniement des formes qui peut, à la limite, confiner à la pure virtuosité. Il arrive qu'on distingue ou qu'on confonde ces deux sens, qu'on excipe de l'aspect esthétique pour déprécier l'aspect argumentatif. Ainsi Plutarque condamne la Pythie parce qu'elle enrobe ses

(1) Nous ne citerons que trois tentatives contemporaines, dont l'esprit et les méthodes sont très différents: celle de Jean Paulhan (voir *Les Fleurs de Tarbes* et de nombreux articles), celle de Ch. Perelman et L. Olbrechts-Tyteca (*Traité de l'Argumentation*), celle de Brice Parain (*Recherches sur la Nature et les Fonctions du Langage. Qu'est-ce que la Dialectique*, etc.). Citons aussi les pages qu'a consacrées à ce sujet Gilbert Durand à la fin de son ouvrage: *Les Structures anthropologiques de l'Imaginaire*.

oracles d'un voile d'images qui lui servent d'échappatoire. Platon voue à la même exécution les sophistes et les poètes. Mais Aristote consacre des traités différents à la rhétorique et à la poétique. Prétend-on au contraire prôner les raisons du sentiment, de l'intuition, — alors la métaphore se fait évidence, le symbole est en prise directe sur l'absolu. On voit donc que ces deux problèmes sont solidaires: pour comprendre exactement quel statut on peut accorder à la rhétorique, pour décider de sa valeur, il convient d'abord de cerner chacun des aspects qu'elle peut revêtir, de préciser ce qui leur est commun et ce qui les distingue. C'est ce que nous allons tenter.

2. *Les fonctions du langage*

La phénoménologie a montré que le langage, ayant rapport à autrui et s'exerçant dans une situation vécue concrètement, est toujours un acte. La parole est une prise de position et de parti autant qu'une désignation de faits, d'objets matériels ou mentaux. Le langage dépasse en ce sens le simple matériel linguistique, il imprègne nos gestes, nos attitudes, nos regards, et nous sommes, du fait même de paraître, tout entiers langage, puisque notre présence est à elle seule manifestation, et par suite communication ou dissimulation. Il n'en reste pas moins que le langage peut être, par convention ou par abstraction, réduit à l'un de ses pouvoirs: tout entier signification ou tout entier action. Il est tout entier signification lorsqu'on le fait consister en une description objective ou en un symbolisme fonctionnel, comme est celui des mathématiques; le signe pur a alors pour fonction de désigner sans équivoque une réalité identique pour tous, c'est-à-dire dépendant de définitions conventionnelles ou que chacun peut atteindre dans un même contexte expérimental. Mais le langage devient action lorsqu'il est, par exemple, poésie ou cri. La poésie tend, sinon à se passer des significations, du moins à leur prêter un être dynamique où compte seul l'impact qu'elles peuvent avoir sur notre sensibilité. Elle est action intérieure. Le cri, au contraire, vise l'extériorité. Il est appel, volonté d'effrayer, d'apitoyer. Pourtant, dans l'absolu de sa spontanéité, il arrive à se confondre avec la poésie parce qu'il est alors (angoisse, douleur, étonnement, folie) un acte sans résultat et sans finalité autre que celle d'affronter le réel, de s'en protéger ou de se le concilier magiquement. Acte de participation aboutissant à la confusion de l'être et de sa situation, communion incohérente et fougueuse, le cri est,

comme le chant, le poème, la mimique ou la danse, une sorte d'assimilation mentale du réel une manière immédiate d'être en lui.

La dichotomie de ces formes extrêmes nous permet de distinguer dans le langage deux fonctions. L'une que nous appellerons de *signification*, dont s'occuperaient alors uniquement la sémantique et la pure logique. Le signe et le signifié sont distincts. Tout discours est une sorte de plan, ou de carte analogue aux cartes géographiques cotées: il n'a pour but que de reproduire aussi fidèlement que possible les structures objectives du réel. Le problème est alors de purger le sens des mots de toute ambiguïté et de tenter, comme le firent les Grecs, de réduire la syntaxe usuelle à la logique (ou du moins à la conception qu'on se fait de cette dernière et qui peut varier selon les époques.)

L'autre fonction est celle de *situation*, ou de *compréhension*. Elle implique que l'usage du mot, l'acte même de la parole, fait partie de son sens et rejaillit sur lui. Dès lors la pensée et le signe ne peuvent plus se séparer nettement. La syntaxe déborde la logique. Le style n'est plus tant une adéquation aux choses qu'une adéquation à l'homme. Lorsque je parle, mon but, mon intention, ma situation, mon être même chargent les mots d'un sens égal ou prépondérant à celui que le dictionnaire leur assigne.

Il y a donc bien deux usages du langage, le plus souvent simultanés en fait, mais qui doivent être séparés en droit. Ils répondent aux distinctions classiques entre logique et rhétorique, *épistèmè* et *doxa*, science et littérature. Il est facile, à partir de cette distinction, de faire le départ entre l'activité de pure connaissance dont s'occupe la science, et celle de la rhétorique que nous qualifierons de compréhension; — de montrer aussi que les deux espèces de rhétoriques que nous avons signalées ne supposent pas une différence de nature.

3. *Connaissance et compréhension*

La connaissance, dont s'occupe la science, est intemporelle. Certes, ses «vérités» peuvent être à chaque instant remises en question; — du moins les méthodes qui président à leur établissement ou à leur vérification sont-elles suffisamment assurées pour recueillir un assentiment unanime⁽²⁾. Le théorème de géométrie que le professeur

(²) Il va sans dire que le problème est plus complexe, parce que les concepts et les méthodes dont use la science sont eux-mêmes les produits de l'évolution, et peuvent donc recevoir des interprétations et une valorisation diverses. Nous reviendrons plus loin sur cette question.

démontre cette année devant ses élèves est le même que celui qu'il a démontré l'an dernier. Au contraire, il est possible que sa méthode d'enseignement ait changé. Celle-ci n'est pas objet de connaissance, mais de *compréhension*. C'est affaire de compréhension que de juger de la validité d'un témoignage, de l'opportunité d'une décision à prendre, de la confiance à accorder à telle institution, à telle personne, ou aux intentions et aux sentiments que cette personne nous dit ressentir. Dans tous ces cas (et bien d'autres) l'objet visé n'est pas susceptible d'un contrôle logico-expérimental. Par suite son existence même est, dans une certaine mesure, fonction de la forme langagière qui l'exprime. C'est par l'analyse de la situation totale où telle phrase est prononcée que je parviendrai à en éclaircir plus ou moins le sens et à juger de son bien-fondé. Il est à remarquer que la nature même du jugement considéré ne joue pas un rôle déterminant. Une assertion toute positive comme, par exemple: «Il y a des roses dans mon salon», peut, dans certaines circonstances, soulever un problème de compréhension. Je l'affirme, non seulement pour énoncer un fait que chacun peut contrôler, mais pour montrer mon bon goût, pour inciter mon interlocuteur à m'apporter d'autres fleurs, etc. Ou bien il n'y a pas de roses dans mon salon, et je mens, dans un but évidemment secret. Ou encore j'imagine qu'il y en a, je me berce d'une poétique et illusoire présence, je dis: «une absente fleur pour, comme Mallarmé, évoquer «l'absence de tous bouquets». On voit donc que c'est par la situation où elle est prononcée, et plus simplement par le genre de discours que l'on tient, qu'une proposition, de simplement descriptive ou logique, devient rhétorique. A la limite, est rhétorique ce qui est prononcé dans une intention rhétorique, de même qu'il suffit, comme l'a montré le surréalisme, pour qu'une réclame ou un fait divers passent poèmes, qu'ils soient lus dans une intention de poésie.

Ainsi le domaine de la compréhension apparaît-il très vaste, s'étendant à toutes les manifestations de langage où la fonction de situation se met à jouer à un rôle parce que nous sommes dans l'ignorance au moins partielle de ce qui est désigné, que notre interlocuteur poursuit des fins qui nous restent obscures, enfin que les mots qu'il prononce sont eux-mêmes des éléments qui modifient la situation à partir de laquelle s'éclaire leur signification. C'est un des grands mérites des auteurs du *Traité de l'Argumentation* que d'insister constamment sur l'importance de la situation: — de l'auditoire, du donné culturel, du préjugé favorable ou défavorable, du transfert de la valeur de la personne au discours, etc.

La conclusion est nette: qu'elle soit argumentative ou esthétique,

c'est-à-dire qu'elle vise à nous persuader de réalités extérieures ou intérieures, la rhétorique est la technique par laquelle nous nous déterminons à être et à agir tout en essayant de nous soumettre aux exigences du donné. A travers elle, nous atteignons certaines réalités, mais ne les atteignons que dans la mesure où nous les créons en quelque manière. En ce sens, la rhétorique peut être comprise comme un instrument dialectique, une *praxis* intellectuelle et sociale qui s'efforce de concilier la nécessité et la liberté, la connaissance et la création, le réel et l'idéal.

A la lumière de cette définition, nous voyons que la distinction entre rhétorique argumentative et rhétorique esthétique ne fait plus difficulté. Toutes deux ont pour fin de nous faire adhérer à des réalités dont l'être dépend de la situation d'où nous les visons et du langage qui les exprime ⁽³⁾. Simplement, dans le premier cas, le discours a un objet extérieur (témoignage, décision à prendre), dans le second un objet purement intérieur (sentiment, croyance). Mais dans chacune d'elles le mécanisme joue de la même manière: il s'agit non pas tant de convaincre que de *persuader*, au sens étymologique, c'est-à-dire de séduire en nourrissant.

4. Le paradoxe du langage

Ce qu'ont bien vu les auteurs qui se sont occupés de la rhétorique, sous l'un ou l'autre de ses aspects, c'est que le jeu même des fonctions du langage entraîne une sorte de cercle vicieux qui peut être appelé le paradoxe de l'expression. Jean Paulhan l'a mis en lumière dans sa forme littéraire par sa célèbre opposition des Terroristes et des Rhétoriciens ⁽⁴⁾. Les auteurs du *Traité de l'Argumentation*, de leur côté, lui consacrent plusieurs chapitres qui nous le montrent jouant dans les «définitions dissociatives», la rhétorique conçue elle-même comme un procédé, «l'appréciation de la force des arguments» ⁽⁵⁾. Il nous suffira ici de rappeler ce que nous avons dit plus haut de l'être-en-situation de tout discours: le fait même de parler est lui-même langage, c'est-à-dire est un acte, une manifestation susceptible d'un sens qui vient se superposer au sens pure-

⁽³⁾ C'est pourquoi nous ne pensons pas qu'on puisse nettement séparer, comme le propose le *Traité de l'Argumentation*, les figures argumentatives d'une part, et de l'autre les figures esthétiques qui seraient de simples «ornements» (Cf. pp. 225 et suivantes).

⁽⁴⁾ Cf. *Les Fleurs de Tarbes* et notre ouvrage *Jean Paulhan*.

⁽⁵⁾ Cf. pp. 550 à 673.

ment significatif, l'altère, le contrarie, voire s'y oppose et le discrédite totalement. Autrement dit, toute expression est procédé, et dans la mesure où elle est perçue comme procédé, elle devient suspecte, mensongère. Ainsi l'éloge que je vais prononcer de X est déjà, avant que j'aie dit aucun mot, par le fait même que je me dérange et monte à la tribune, un argument en faveur de ce personnage; mais par là même il est aussi une sorte de violence que je fais à l'auditoire qui pourrait me demander pourquoi les mérites de X ont besoin de mon discours pour se manifester. Ainsi en va-t-il également en poésie où le «lait plat» de Valéry a pu sembler aux uns un pur délice hors de tout langage, alors que d'autres y voyaient le comble du verbalisme. Quoi qu'on fasse, l'expression argumentative ou littéraire suppose toujours de la part de l'orateur, de l'écrivain, une habileté, une virtuosité, une connaissance des ressorts de l'âme humaine qu'il ne tient qu'à lui d'employer frauduleusement; — suppose par suite une présomption d'inauthenticité ou de tromperie. De sorte que le paradoxe de l'expression ressemble de très près à celui du comédien: lequel doit garder la tête froide s'il veut faire croire au spectateur qu'il la perd.

5. *Dialectique et rhétorique*

La science est le dialogue de l'homme avec la nature. Le savant propose une théorie à laquelle l'expérience répond. Mais la rhétorique et l'art sont le dialogue des hommes entre eux dans leur confrontation avec le monde. La rhétorique a trait à l'ensemble des réalités qui ne nous sont accessibles que dans le langage, dans l'acte d'expression et de communication, si bien que le suggéré, le prouvé, ne s'y séparent jamais nettement de ce qui le suggère et le prouve, le procédé, l'argument, la figure de style créant dans une certaine mesure leur objet. Poussée à l'extrême, cette attitude aboutit évidemment à la foi naïve et à la magie. Don Quichotte demande aux marchands de déclarer Dulcinée la plus belle de toutes les femmes, mais de le déclarer *avant* qu'ils l'aient vue, car, après, ce ne serait plus la peine. De cet être ambigu de la rhétorique résultent deux conséquences. La première est, comme nous le disions plus haut, que la rhétorique peut être conçue comme l'instrument de la dialectique; la seconde, que la valeur de la rhétorique est elle-même ambiguë et pose par suite un problème moral.

Mais qu'est-ce que la dialectique? A examiner brièvement l'histoire de ses rapports avec la logique, il semble que les deux concepts

aient eu tendance à se distinguer de plus en plus. L'idée de dialectique naît, avec Zénon puis avec Platon, au moment où il s'agit, non pas tant de déduire des vérités de principes établis, mais de fixer le sens de ces principes en examinant quelles peuvent être leurs conséquences. C'est en ce sens qu'Aristote en fait, dans les *Topiques*, la science du probable, par opposition à la science du certain, basé sur la pure logique. Les néo-platoniciens de la Renaissance considèrent la dialectique comme une méthode de participation et de communion plutôt que de connaissance. Marsile Ficin sépare les vérités qui nous sont données d'en haut de celles qui nous sont inférieures parce qu'elles résultent dans une certaine mesure de notre pouvoir créateur. Mais la distinction est plus claire et plus riche chez Pascal: car on peut nommer dialectique cette oscillation perpétuelle de l'esprit qu'il décrit dans les *Pensées*, ce mouvement qui va des parties au tout et du tout aux parties ⁽⁶⁾. Ici se marque nettement la séparation d'avec la logique et la méthode cartésienne qui part des premiers principes établis une fois pour toutes et en déduit la chaîne assurée des conséquences. Au contraire la dialectique part de principes douteux, et qui, à chaque instant, doivent être révisés par les déductions qu'on en tire, lesquelles déductions sont alors à refaire à leur tour. Ce caractère de pensée totalisante, en devenir et créatrice, domine évidemment dans le système hégélien. Il apparaît donc que l'on peut donner au mot «dialectique» les sens suivants, qui s'impliquent d'ailleurs l'un l'autre:

1° la dialectique est l'ensemble des mouvements de l'esprit par lesquels celui-ci devient capable de trouver ou d'inventer des vérités nouvelles. Il n'existe pas, en effet, jusqu'à aujourd'hui, de méthode de recherche et d'invention certaine et rigoureuse, mais seulement une réflexion sur les méthodes dont usent les sciences, réflexion qui fait partie de la méthode elle-même. C'est en ce sens que l'on peut parler, avec F. Gonseth et son école, d'une dialectique de la pensée scientifique.

2° mais la dialectique est aussi l'activité intellectuelle et spirituelle par laquelle l'homme, dans les domaines que nous avons vus, s'efforce de concilier liberté et nécessité: elle est alors une pensée sociale, le moteur de l'évolution des idées et des valeurs. C'est ce qui explique que la rhétorique, qui n'est autre que la forme que revêt la dialectique dans la communication des consciences, ait un rôle prépondérant aussi bien en politique qu'en histoire ou en art. L'histoire, par exemple, est l'ensemble des événements dont la réalité et le sens

(6) Voir à ce sujet l'analyse de Lucien Goldmann au début de *Dieu caché*.

ne sont jamais fixés une fois pour toutes: elle doit être à tout moment réécrite. La science, à la limite, pourrait *trouver* un sens à l'histoire, la rhétorique, elle, ne nous autorise qu'à lui en *donner* un.

3° On peut encore aller plus loin. La dialectique s'occupe de définir (tout au moins de nous rendre «sensibles») des notions qui, de par leur nature même, ne sont pas susceptibles d'une compréhension claire et distincte, ni de recevoir une acception unique, mais qui présentent au contraire une ambiguïté consubstantielle et invincible. C'est précisément ce qu'on appelle, selon les cas, «mettre en situation», «dialectiser» ou «structurer» un concept, «expliquer dans une perspective». Ainsi de la plupart des notions psychologiques, morales, sociologiques, esthétiques: lesquelles demandent, pour être entendues, une sorte de participation de l'esprit et du cœur, un engagement de l'être tout entier. Nous en arrivons alors à penser que la dialectique, sous ses formes extrêmes, se donnerait comme une pratique bien plus que comme une théorie, comme un dialogue à demi conscient de l'homme avec lui-même et non plus avec autrui, voire même, enfin, comme une véritable ascèse intellectuelle. Descartes lui-même avait fait la part de ce domaine où l'on n'agit bien qu'en ignorant, si l'on songe que, dans les *Règles pour la Direction de l'Esprit* (?), il déconseillait d'apprendre les règles de l'escrime parce qu'on risque alors de désapprendre ce qu'on sait d'instinct. Ainsi, écrit Jean Paulhan à la fin des *Fleurs de Tarbes*, «il est des lueurs sensibles à qui les voit, cachées à qui les regarde, des gestes qui ne s'accomplissent pas sans quelque négligence (comme certaines étoiles ou l'allongement *entier* du bras)». Ces lueurs, ces gestes, sont précisément ceux du rhétoricien, poète ou critique. Et lorsque l'adepte Zen qui s'exerce au tir à l'arc vient de toucher la cible, le maître explicite la coïncidence miraculeuse de la pensée et de l'acte en proclamant: «La corde vient de te traverser!»

6. Moralité

Ainsi entendue, la rhétorique n'est donc ni plus ni moins morale que n'importe quelle science, n'importe quelle technique, n'importe quel sport: tout dépend de l'usage qu'on en fait. Au demeurant (et voici la seconde conséquence que nous annonçons), si la rhétorique consiste à mettre à chaque instant en question les principes, si elle est une méthode de recherche dont les règles et l'allure dépendent

(?) Adam et Tannery, t. XI, p. 650.

elles-mêmes de la découverte que l'on fait, on conçoit qu'elle se révèle éminemment faillible, et qu'une des impostures auxquelles elle prête consisterait bien alors à la faire passer pour plus sûre et plus riche qu'elle ne l'est. Car c'est précisément parce qu'elle est un risque d'erreur qu'elle peut avoir un rôle créateur; et l'on n'en fera une vertu que dans la mesure où elle est une possibilité de mal.

Il faut nous faire une raison (une dialectique) de cette ambiguïté. Tout langage, étant acte, tombe, comme tout acte, sous l'empire de la moralité. Il peut être bon ou mauvais, bien intentionné ou frauduleux. Se pose alors le problème du bon usage de la rhétorique, problème qui, faut-il le dire, ne peut lui-même être traité que par des moyens rhétoriques. Un simple historique des critères de l'expression «juste» met bien en lumière, par exemple, les rapports de l'esthétique et de la morale. Doit-on se fier au naturel ou à la bienséance classiques? — à la sincérité romantique? — à la perfection parnassienne? à l'inachèvement symboliste? Une image a-t-elle d'autant plus de valeur qu'elle est ressentie par le plus grand nombre, ou tire-t-elle son effet de sa singularité, de sa nouveauté? Userons-nous de l'automatisme surréaliste ou ne trouverons-nous d'expression vraie que dans le silence? On voit que, dans toutes ces attitudes, l'ambiguïté du langage et le paradoxe de l'expression continuent de brouiller les cartes. Mais ce sont eux aussi qui seuls permettent l'expression, la communication des esprits et des cœurs, la communion de l'homme et du réel.

Certes, on peut s'en tirer en condamnant la rhétorique et toute littérature. La position est théorique et intenable. Il est d'ailleurs plus courageux de reconnaître son vrai rôle et ses limites. Car il ne faut pas en user sans quelque désinvolture. *La méfiance envers la rhétorique fait partie de son être même.* Posséder l'esprit de finesse, disait à peu près Pascal, c'est avoir pénétré assez loin dans les méandres et les incertitudes de la rhétorique pour pouvoir s'en moquer.

Ce que nous venons de dire concerne la moralité de la rhétorique. Mais il est un problème inverse que notre définition de la dialectique nous permet parallèlement d'approcher: celui du fondement de la morale. Or sur quoi la morale peut-elle être fondée, sinon précisément sur des jugements de valeur, des adhésions et des promotions qui, pour leur analyse, ressortissent à la dialectique, pour leur communication à la rhétorique? Il faut continuer de lire la phrase de Pascal. Non seulement la vraie éloquence se moque de l'éloquence, mais (ajoute-t-il aussitôt après), la vraie morale se moque de la mo-

rale. La morale, en effet, ne peut apparaître comme la pratique nécessaire, systématique et confortable de principes établis à tout jamais que si elle se plonge et s'enlise dans la mauvaise foi pour se dissimuler à elle-même sa précarité et son doute. Car c'est le propre de toute valeur d'être contestable et contestée, c'est le propre de tout système éthique d'être perpétuellement en évolution et de devoir incessamment s'adapter aux nouvelles conditions de vie et de culture. C'est enfin le propre de la morale d'être, non la certitude, mais la recherche, l'effort destiné à clarifier ses valeurs, à assurer ses principes en les revisant sans cesse par les conséquences pratiques qui en découlent, et surtout à prendre conscience, à tout moment, de cette fragilité de toute honnêteté, de toute dignité, de tout mérite, notions par essence confuses, contradictoires, enfin dialectiques⁽⁸⁾. Il ne nous est pas plus donné de bondir d'un seul coup d'aile vers le Bien que vers le Vrai, mais seulement de nous rapprocher peu à peu d'un centre qui à chaque instant se déplace, parce qu'il est la projection du désir de l'homme autant que ce qui l'aimante.

Maurice-Jean LEFEBVE

(8) On lira avec intérêt les pages que Jean Paumen a consacrées à un problème analogue: celui du choix et de la dialectique qui lie l'être de celui qui choisit à sa situation de choisissant, dans *L'expérience du choix*, dans *Morale et Enseignement*, 42-43.